

Les froms se prennent la tête

François CAVIGLIOLI

La langue beur est une langue en liberté. Ces jeunes ont inventé un parler imagé et violent qui mêle le français, l'arabe, le verlan. "Zaama !"

“**M**on père était très malheureux quand il était petit, parce qu’il est né dans un bidon d’huile”, répète Malika, une petite fille de Villeurbanne. Sa maîtresse mettra plusieurs mois à comprendre qu’elle parle d’un bidonville. “En 732, Charles Martel a arrêté les Arabes à moitié”, dit un Mohamed, un gamin d’Avignon, devant un inspecteur d’académie. Une langue évolue et se transforme dans les cours de récréations. “Avant 15 ans, on invente des mots ; après on les répète”, dit le linguiste Claude Hagège. Une langue, c’est d’abord un jeu d’enfants.

C’est vrai pour la langue beur comme pour les autres. Le gosse dont les parents parlent arabe, et qui vit entre deux mondes séparés, la maison et l’école, métamorphose les mots français et leur trouve un sens caché. Il invente, et ce qu’il invente est plus vrai que le mot juste. Quand Mohamed dit que Charles Martel a arrêté les Arabes à moitié, il ne fait pas que se tromper ; il se moque de l’histoire officielle, et en même temps il revendique sa place, il affirme la légitimité de sa présence. Quand Malika parle d’un bidon d’huile, elle exprime sans le savoir une vérité profonde sur le bidonville ; elle le décrit comme un entonnoir savonné d’où on ne s’échappe pas, comme une glissade mortelle. Le jeune beur parle une langue plus française que le français.

Beur est d’ailleurs un terme impropre que les jeunes Franco-Arabs trouvent discriminatoire. Beur, c’est de l’argot parisien. Ça veut dire arabe, en verlan, qui es devenu la langue des branchés après avoir été celle des voyous. En province, les beurs préfèrent qu’on les appelle les “jeunes d’origine maghrébine”. Pour plus de commodité, on va

continuer à dire les beurs, parce que jeunes d’origine maghrébine, c’est trop long, trop bureaucratique, et encore plus pervers. Entre eux, les beurs s’appellent quelquefois les “lascars” (de l’arabe *ascar*, soldat), ou plus souvent les “khorotes”, de l’argot algérois *khorti*, qui signifie nul, bidon. Encore l’autodérision. Ils se salueront aussi en disant *el kho*, frère. Les vieux, on les appellera souvent “Marlboro”, parce qu’ils friment avec leurs américaines. Quant aux Français de souche, il n’y a plus qu’à Paris que les beurs les appellent les Gaulois. Ailleurs, on dit les “froms”. Pour fromages blancs.

La langue beur est une langue en liberté. Une langue sans Dieu ni maître d’école. Les beurs s’amuse en parlant leur langue. L’exclusion, les préjugés tenaces, ils prennent ça à la rigolade. Ils soignent la souffrance par le rire. Ils se définissent comme des “bics-émissoires”. Ou alors ils diront : “*Si les Arabes ont des familles nombreuses, c’est qu’ils ont des spermatozoïdes*”. La prison de Rouen s’appelle Bonne-Nouvelle ; là-bas, les beurs diront : “*Pas de nouvelles, bonne nouvelle.*” Une façon de dire qu’ils n’ont pour avenir que la taule.

L’arabe, c’est la langue-mère de plus en plus oubliée dont il ne reste que des souvenirs, des flashes. Elle est devenue un clin d’œil qu’on se fait en douce quand on est mal dans ses baskets. Ou même quand on y est bien. Si les jeunes beurs aiment tant les Nike, c’est peut-être parce qu’ils évoquent le célèbre “nique ta mère”, comme les Reebok rappellent le blasphématoire *naral bouk*, putain de ton père. Le franco-arabe, qui se répand dans les écoles, c’est la langue idéale pour s’envoyer des vannes. Elle a toute une gamme de nuances subtiles que les petits froms commencent à comprendre. Par exemple *Zaama* ! Difficile à traduire. Ça

correspond à peu près à "attention les yeux !". Une interjection qu'on utilise pour se moquer de quelqu'un qui pète plus haut que son cul. Il y a aussi "sapé comme un sonac". Ça veut dire sapé comme un mec qui vit dans un foyer Sonacotra. Les exclus ont aussi leurs exclus. Le franco-arabe, c'est une langue où on se marre de tout. C'est la nouvelle politesse du désespoir. Un langage plus direct, moins théorique que le français. "Clair et circoncis", diront les beurs. C'est pour ça que les petits froms l'ont adopté, quelquefois sans s'en rendre compte. Se prendre la tête, c'est une expression d'origine arabe qui désigne une idée parasite et étrangère qui squatte votre esprit. A la récré, tout le monde dit *ballak*, "fais gaffe". Quand on a la scoumoune ou le mauvais œil, on dira : "J'ai l'aïn". On traite son copain de *tahane*, enculé, ou de *kharail*, espèce de chieur. Dans les quartiers nord de

Marseille, on va faire une *doura*, c'est-à-dire qu'on va faire un tour, et dans la banlieue de Mulhouse on jure sur la tête de sa mère, au risque de la tuer vingt fois par jour. Dans la zone d'Avignon, quand on n'a pas la baraka, qui était déjà un emprunt colonial à l'arabe, on s'écrie : *Zhar !* Un mot qui avait déjà donné hasard et qui nous revient sous sa forme originale. Jamais depuis la Renaissance le français n'avait accueilli autant de mots nouveaux. Ce sont les enfants qui en profitent. Les adultes suivront. ■

© Le Nouvel Observateur 1993

(Cet article est publié avec l'aimable autorisation du journal Le Nouvel Observateur.)

